



« Je suis née en France, à Antibes, et papa et maman sont d'Algérie. Moi je suis née ici, en France, et j'ai grandi ici. Mes parents sont venus pendant la déportation, avec le bateau, en 1962. Ils sont venus avec mon frère aîné et ma sœur aînée. Je pense qu'ils sont arrivés à Marseille, et ensuite ils les ont emmenés directement au camp de Valbonne. Il y avait un petit camp à la Bouillide, qui est détruit maintenant. Toutes les familles ont été mises là, ça s'appelait à l'époque la Cité des Roses. Si je me rappelle bien les familles ont été dispatchées, et maman et papa sont arrivés à la Bouillide. D'autres familles ça a été le Var, ... où il y avait de la place. Quand je suis née, mes parents habitaient le camp déjà »

Sabriya



« Le camp de la Bouillide, appelé aussi Cité des Roses, on y était très bien. Si on nous avait fait des maisons correctes, habitables, avec une bonne isolation, cela aurait été correct. Nous avons l'habitude de vivre en maison individuelle, comme des cabanons. Alors quand vous arrivez en immeuble, en H.L.M, le bruit, vous n'y êtes pas habitué. A la Bouillide, tout le monde se respectait plus ou moins. On allait à l'école ensemble. C'est simple il y avait un bus le matin et un bus le soir. Un qui allait à Valbonne, un qui allait sur Antibes. Mais après pour faire les courses il fallait se débrouiller. Heureusement qu'il y avait des personnes qui avaient des véhicules. Si vous n'aviez pas de véhicules, vous creviez. Il y a avait la boulangère qui venait livrer le pain le matin, heureusement. D'autres commerçants ambulants venaient, heureusement. Et il y a eu une entraide »

Roger



« D'un côté, il n'y avait pas d'isolation, l'humidité, les maladies, il n'y avait rien, c'était les briques direct, il n'y avait pas d'isolant. Il fallait peindre tous les trois mois. L'été ça allait, il faisait chaud. Mais l'hiver, il commençait à y avoir des champignons un peu partout, les cafards. Puis dans les années 70-71, ça a commencé à construire. De Sophia Antipolis il n'y avait que le CNRS et l'école des Mines, je crois. Après ils avaient fait une SPA à la place de Thomson, et après il est arrivé Air France. Et là, ils se sont dit que trop de gens arrivaient, et que le camp, il allait falloir l'enlever. Et là ils ont commencé à construire le Haut-Sartoux, puis Garbejaire. Entre temps il y a eu le CIV. Ça présente mal, là il y a 58 nations, ces gens-là vont arriver et vont voir ce camp. C'est la vérité. On les a parkés là pour qu'on ne les voie pas »

Roger



« Il y avait de la solidarité, il y avait tout. Quelqu'un qui était embêté, pour n'importe quoi, tous les gens étaient là. Maintenant vous arrivez à Garbejaire, à Valbonne-village, c'est bonjour-bonsoir. Vous êtes en panne, rien ! Heureusement que tous les gens ne sont pas comme ça. Là-bas, à la rigueur, c'était la famille. Il y avait le poulailler. Les parents avaient en quelque sorte un peu recréé l'Algérie. Ils ont gardé leur façon de vivre. De toute façon, à part une ou deux femmes harkis, qui se débrouillent très très bien, elles sont restées enfermées. »

AD



« Maman vivait là, mémé faisait du pain, elle préparait son pain ; elle faisait les beignets, le mercredi, quand elle travaillait pas ; le samedi soir, c'était le couscous, tout le monde autour de la table. C'était nos habitudes, nos rituels, et le dimanche c'était beignets, au sucre ou à la confiture. Il y avait un glacier aussi, qui venait, à quatre heures. C'était un camion. Il y avait de belles glaces en néons dessus, jaunes et blanches. Quand on le voyait arriver c'était comme si le cirque arrivait, c'était le moment de fête et de joie. Ça changeait de tout ce qu'on voyait. Les filles restaient à la maison, mais pratiquement tous les garçons du coin ont mal vécu le camp. Déjà parce que c'est des hommes, des gars, et nous, nous étions plus réservées, même si c'était dur on gardait pour nous. Certains gars ont explosé. »

Sabriya



« Le problème des harkis, c'est que nous avons été un peu trop rejetés, un peu trop repoussés. Quand mes parents sont arrivés en 1962, ils sont arrivés à Rivesaltes, ils me racontent que c'était pire que ce qu'on voit à la télé, les camps de réfugiés. Les réfugiés, ils ont tout, la Croix-Rouge, l'Unicef, nous il n'y avait rien. On a vécu deux ans dans des tentes sous la neige. Il n'y avait pas d'aide. Après on les a parqués comme des moutons. Des remerciements aujourd'hui ? Quels remerciements ? Moi, je suis très fier de ce qu'a fait mon père. C'est son choix. Si demain je fais quelque chose pour sauver ma famille, je n'aurai pas de regret. Le seul regret que j'ai actuellement, c'est que peut-être mon père ne reverra jamais son pays. »

Roger



« On avait eu la visite de Raymond Barre, qui était venu avec les gardes du corps, des grands bus, il y avait les caméras... Moi j'étais petite, je me rappelle que ça faisait un gros volume, là, sur la Cité des Roses. Cette adresse là m'est restée, c'était trop beau, la Cité des Roses. C'était plein de roses quand on est arrivés. Après, il n'y en avait plus ! Tout le tour il y avait des roses, après, je ne sais pas, elles ont disparu ! »

Sabriya



« Il y avait deux ou trois rangées dans les bois-là, en contre-bas, deux ou trois rangées de bâtiments collés, qui faisaient une centaine de mètres de long et où toutes les maisons étaient collées. Chaque famille avait son entrée. Au niveau sanitaire, salubrité, c'était pas terrible. Ils ont bien fait de tout enlever là. Quand ils ont construit l'Etoile du Sud, derrière Valbonne, ils ont construit des villas individuelles, qu'ils ont bien sûr proposées aux familles de harkis qui restaient encore à la cité là-bas. Peut-être au début, ça devait être flambant neuf, certainement. Mais c'est vrai qu'avec le fil des années, quand moi, je suis arrivée, déjà en 84, c'était vraiment pas terrible ! Ça faisait vraiment penser à des cages à lapins, c'était ce genre de choses, quoi ! Ils ont bien fait de la raser ! Puisqu'en plus c'était excentré. C'était vraiment à part »

PG



« Le camp de harkis était installé Pré de Bâti à l'entrée de Sophia, l'entrée des Bouillides. Dès que la construction du Haut-Sartoux a été réalisée, quelques familles ont été relogées chez nous, mais d'une manière éparpillée, c'est-à-dire pas les uns à côté des autres, mais étalée dans tout le quartier du Haut-Sartoux. Je connais quelques familles qui se sont bien intégrées chez nous. Ils ont partagé la vie du quartier et ils ont surtout retrouvé des appartements construits d'une manière bien meilleure que ce qui avait été fait dans les années 60. Je pense souvent à eux, avec le recul ils avaient été « parkés » dans une zone sans habitation. Souvent je suis triste de penser qu'on ait construit ce camp si perdu. »

François